

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 42 (1897)
Heft: 12

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

complet du corps des officiers. Elles prouvent qu'il est grand besoin de l'épurer.

Le mois prochain, nous aurons sans nul doute à revenir sur cette passionnante affaire. Le vote du budget de la guerre nous fournira probablement aussi matière à quelques observations, et nous aurons à dégager sa « moralité » du travail des « Commissions de classement ».

BIBLIOGRAPHIE

Guerre de 1870-1871. PARIS. LE BOMBARDEMENT ET BUZENVAL. 1^{er}-22 janvier 1871, par *Alfred Duquet*. Bibliothèque Charpentier, Eugène Frasnelle, éditeur, 11, rue de Grenelle, Paris 1898. Un volume in-12° de 386 pages, avec deux cartes militaires. Prix 3 fr. 50.

Ce volume, qui vient de paraître, forme la 7^{me} partie de l'œuvre de M. Duquet sur le siège de Paris. Il embrasse une des phases les plus importantes du grand drame de « l'année terrible », celle des souffrances si vaillamment endurées par la population parisienne sous les obus ennemis et les angoissantes péripéties de la bataille de Buzenval, la dernière entreprise sérieuse de la défense, avant de céder à la famine.

Comme dans les précédentes parties, on trouve dans cette septième une suite de récits clairs et limpides, bien coordonnés, appuyés sur une riche collection de sources bibliographiques de tous pays, et où les faits, étayés d'abondantes notes justificatives, fruits de laborieuses et impartiales recherches, sont tout l'essentiel. Seuls ces faits, judicieusement exposés, servent de base aux appréciations critiques, et si celles-ci peuvent parfois paraître bien sévères, elles n'en sont pas moins frappées au coin d'une haute clairvoyance et d'un chaleureux patriotisme que le cahos des assertions contradictoires ne pouvait maîtriser.

Le chapitre du *Bombardement* mène le lecteur jusqu'au 18 janvier, veille de la bataille de Buzenval. Ce jour-là et la veille, le 17, la canonnade contre l'intérieur de la ville, rive gauche de la Seine, n'avait pas cessé ; 80 maisons avaient été atteintes, 12 incendies s'étaient déclarés. Le chiffre des victimes est de 40, dont 8 enfants et 6 femmes.

Au 15 janvier la statistique des victimes civiles en donnait déjà 189, dont 51 tués et 138 blessés ; en tués 18 enfants, 12 femmes, 21 hommes ; en blessés 21 enfants, 45 femmes, 72 hommes. Les journées les plus meurtrières furent celles du 8 au 9 et du 14 au 15 janvier. Et ce n'était pas fini.

Mais, le but militaire, terrifier la population jusqu'à l'amener à forcer le gouvernement de capituler, n'en fut pas moins manqué complètement. Bon nombre de Parisiens, beaucoup d'enfants entr'autres, allaient voir

tomber les obus en riant et en ramassaient les éclats, nouveau jeu fort à la mode, qui devint bientôt une industrie. D'autres criaient vengeance; clubs et gardes nationaux réclamaient la « sortie en masse. »

C'est ce qui leur fut accordé par l'expédition contre Versailles qui aboutit à la *bataille de Buzenval*, le 19 janvier.

On sait cette triste opération, fautive dès son début par le retard du signal d'action que devait donner le gros canon du fort Valérien, fautive par les interminables croisements et encombrements des corps en marche vers le terrain à enlever, fautive toute la journée par l'incohérence des efforts des trois colonnes principales.

M. Duquet raconte tout cela par le menu, en détails vraiment navrants quant à la part des états-majors, dans 14 chapitres qui sont à lire avec les cartes sous les yeux, et non à résumer.

Bornons-nous à en citer la conclusion :

« La Garde nationale a fait son devoir, sauf quelques bataillons rouges.

» Les régiments de ligne et les mobiles de province, engagés le 19, se sont, aussi, fort honorablement conduits, surtout les zouaves qui, d'un élan irrésistible, en dépit des abatis soi-disant infranchissables, sont arrivés jusqu'à Garches, d'où ils auraient bondi sur le haras Lupin, non encore garni de défenseurs, si Vinoy et Ducrot ne les avaient pas laissés seuls.

» Il faut signaler également les brigades Colonieu et Valentin qui, durant les longues heures de la journée, ont fourni les preuves de leurs qualités de résistance au feu et de persévérance dans l'offensive.

» Quant à la Garde mobile parisienne, elle a été peu brillante, et, soit parce qu'on ne l'a pas engagée, soit pour toute autre cause, elle n'a contribué en rien à l'effort esquissé pour briser le cercle d'investissement qui étreignait la capitale. On s'en convaincra en remarquant que ses pertes se bornèrent à 10 blessés!

» Le Génie, ce jour-là, s'est admirablement comporté, et c'est le cas, à son propos, de répéter : *Si Pergama dextra...*

» Que ne pouvons-nous en dire autant de l'artillerie ! Le mieux est de n'en pas parler... Aussi bien, ce que nous en avons déjà raconté et ce que nous en raconterons encore est et sera suffisant.

» Une dernière fois, les coupables furent Trochu, Ducrot, Vinoy et presque l'unanimité des divisionnaires : si l'on fut battu, c'est à cause de leur défaillance et de leur ignorance des règles tactiques.

» M. Ducrot croit se justifier de son inaction, de sa mollesse dans l'attaque, à Buzenval, en transcrivant cette citation : « Selon Napoléon, dit le maréchal Bugeaud, on ne doit livrer une bataille que lorsqu'on a soixante-dix chances sur cent de la gagner, et, de plus, quand il n'est pas possible d'arriver à ses fins sans tenter ce moyen extrême. » Et M. Ducrot ajoute : « Il fallait se renfermer dans la défensive jusqu'à ce que nous en soyons arrivés à notre dernier morceau de pain. »

» Que d'hérésies militaires dans ces quelques lignes...

» Au reste, ils ne surent même pas tenir à peu près leurs rôles ; eux, et les autres généraux, ont été, ce jour-là, plus que médiocres. En effet, si le général de Bellemare et ses brigadiers, les généraux Fournès, Colonieu et Valentin, avaient fait preuve de vigueur et de solidité, en emportant Garches et le parc de Buzenval, en résistant aux retours offensifs de l'ennemi, les généraux de la colonne de droite et de celle de gauche s'étaient montrés d'une faiblesse, d'une nullité désolantes.

» Vinoy avait assisté à la bataille en fataliste, aigri, dégoûté, jetant le manche après la cognée. Ses divisionnaires, ses brigadiers n'avaient guère mieux fait, le souffle leur avait manqué pour dépasser la redoute de Montretout et la villa Zimmermann.

» Ducrot s'était désintéressé de la marche de ses divisions, n'avait rien trouvé pour prévenir le gâchis où les troupes s'embourbèrent durant la nuit du 18 au 19, n'avait rien fait pour les en tirer, et il semble qu'il avait pris plaisir, par ses retards injustifiables, à empêcher Bellemare d'emporter le haras Lupin. *Au pied du mur* de Longboyau, Ducrot s'était montré bien mauvais ouvrier, puisque toutes ses forces avaient été arrêtées devant ce mur, défendu, sans artillerie, par un régiment ; puisqu'elles ne s'étaient emparées d'aucune position, la Malmaison ne comptant pas ; puisque c'étaient les brigades Colonieu et Valentin qui avaient pris le château et le parc de Buzenval, attaqué la maison Craon et la Bergerie, enfin repoussé les assauts des Prussiens contre le mur sud du parc.

» Ainsi, un ou deux régiments ennemis, le 37^e et le 50^e, échelonnés à Bougival à l'angle sud-ouest du parc de Buzenval, avaient tenu tête à 33 500 hommes ! Cela ne fait guère honneur à M. Ducrot, qui n'a pas su tourner l'obstacle de Longboyau, ne pouvant l'emporter de front.

» Quant à ses divisionnaires, ils avaient été bien ternes.

» Les généraux d'artillerie Frébault, d'Ubexi et Princeteau n'avaient pas su mettre leurs canons en batterie et avaient laissé nos malheureux troupiers lutter, toute une journée, avec leurs seuls chassepots et tabatières, contre la redoutable artillerie prussienne. Ils avaient donc été franchement mauvais, car nous n'accepterons jamais qu'il ait été plus aisé pour l'adversaire que pour nous de transporter des pièces et de s'en servir avec succès.

» Enfin, il faut bien terminer par le Gouverneur, attendu qu'il était général en chef, attendu que les dispositions qu'il a prises, ou fait prendre par son état-major, auraient été à sa gloire, s'il avait réussi, attendu que, en droit et en fait, c'est le généralissime qui est responsable.

» Eh bien, on le pressent déjà, l'exposé de la bataille, l'étude de ses péripéties ont démontré clairement, ont enraciné en nous la conviction que le général Trochu a encore plus mal dirigé l'affaire de Buzenval que toutes les autres. Cela peut paraître, tout d'abord, difficile, étant donné

Châtillon, Chevilly, Bagneux, La Malmaison, Villiers, Champigny et le Bourget, mais c'est un fait évident.

» Pour ne citer qu'un exemple : « la porte (et le mur) de Longboyau (que nous n'avons jamais pu enlever) n'aurait fait aucune résistance dès lors que le mouvement tournant, au lieu de partir d'en bas serait venu d'en haut ¹ », ce qui eût été faisable « si la colonne de droite avait été rassemblée sous le Mont-Valérien, à côté de celle du centre, et avait attaqué les ouvrages du ravin de Saint-Cucufa en les prenant de flanc. »

» Nous avons cité, plus haut, l'opinion de plusieurs militaires et écrivains sur cette bataille « incompréhensible tentée sans bonne foi », et où Trochu et Ducrot ont accompli « des choses semblant dépasser les bornes de l'ineptie humaine », nous aurons peu de chose à ajouter.

» Il n'y a donc pas trace de direction du combat par M. Trochu. En effet, nous ne saurions appeler direction tactique l'ordre d'appuyer le général qui a le plus de troupes, donné à celui qui est le plus menacé. Nous ne considérons pas, non plus, l'ordre de retraite comme un acte du général en chef pouvant influencer sur le résultat de la lutte puisqu'il est, en quelque sorte, l'aveu, l'enregistrement de l'échec. Le Gouverneur a été le spectateur, merveilleusement placé, de la bataille de Buzenval, il n'en a pas été le directeur, et personne, pas plus Vinoy que Bellemare et Ducrot, ne l'a conduite à son défaut.

» C'est, alors, la *Sacrée Majesté le Hasard* de Frédéric II qui a, de notre côté, fait mouvoir ou piétiner nos bataillons. En de pareilles conditions, il est surprenant que la lutte ait pu durer tout un jour et ne se soit pas terminée par un désastre. »

Terminons, en ajoutant que le volume contient encore un chapitre sur l'insurrection du 22 janvier, des notes personnelles du général de Bellemare, la composition détaillée des trois colonnes d'attaque des généraux Vinoy, de Bellemare, Ducrot ; enfin la liste des auteurs et documents cités ou consultés, en 13 pages, où nous voyons entre autres, outre l'ouvrage du grand état-major prussien et celui de *Busch*, secrétaire particulier de Bismark, avec celui de *Moltke*, les trois publications de *Trochu*, dont ses mémoires posthumes, et les livres connus de *Vinoy* et de *Ducrot*.

N'oublions pas de mentionner encore que le volume débute par un remerciement à l'Académie française pour la haute récompense, rien moins que le prix Berger (dix mille francs), par laquelle elle « a entendu, dit-il, » encourager un ouvrage de bonne foi, et ne s'est pas arrêtée au reproche, qui m'est si souvent fait, d'attaquer sans pitié les grands acteurs de l'année maudite, qu'ils soient militaires ou civils, puissants ou disgraciés, morts ou vivants... L'histoire ne tend qu'à un seul but : l'utilité, et c'est de la vérité seule que l'utilité peut naître. Tel a été le sentiment de l'Académie française. »

L.

¹ Général Vinoy, p. 401.

William Lawrence. — Mémoires d'un Grenadier anglais (1791-1867). — Traduits par Henry Gauthier-Villars. — Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50. E. Plon, Nourrit, et C^{ie}, éditeurs, 10, rue Garancière, Paris.

Bien curieux ces *Mémoires du sergent Lawrence*, 1791-1867, publiés chez Plon par M. Henry Gauthier-Villars, souvenirs d'un engagé qui combattit dans les rangs anglais, d'abord contre les Espagnols, puis, allié de ces mêmes Espagnols, contre nous. Avec ce pittoresque inimitable des hommes d'action que l'art des phraseurs n'atteint jamais, il relate d'effrontées maraudes, il dit les combats sanglants où la ténacité hispano-britannique contraignit les troupes napoléoniennes à repasser les Pyrénées, puis, après les glorieuses misères de la campagne de France et l'abdication de l'Empereur, l'enthousiasme des royalistes accueillant les armées étrangères, enfin les désastres de 1815, les charges épiques des cuirassiers de Waterloo... Ces splendeurs et ces deuils, le sergent Lawrence les voit en sergent, par le petit côté, moins préoccupé par la jonction de Blücher avec Wellington que par l'angoisse de savoir son jambon tombé aux mains des Prussiens, alliés fidèles mais voraces ; et c'est leur simplicité, on pourrait dire leur terre à terre qui donne tant de saveur à ces récits « vécus » qui eussent charmé Stendhal.

ACTES OFFICIELS

Ordonnance concernant l'exécution de la loi fédérale sur la nouvelle organisation des corps de troupes de l'artillerie.

(Du 26 octobre 1897.)

A. Dissolution d'unités de troupes de l'élite et de la landwehr.

ART. 1^{er}. — Seront dissoutes au 1^{er} janvier 1898 :

a) **Dans l'élite.**

Compagnies de parc 1 à 16 ;

Les compagnies d'artificiers 1 et 2.

b) **Dans la landwehr.**

Les batteries de campagne 1 à 8 ;

Les batteries de montagne 61 et 62 ;

L'état-major de la division de réserve de l'artillerie de position et les compagnies de position de cette division, nos 2, 4, 5, 10 et 12 de landwehr ;